

**Des rumeurs de guerre
et
de quelques cas de rumeurs après le 11 septembre 2001***

par

Emmanuel Taïeb

Centre de Recherches Politiques de la Sorbonne

En temps de guerre, plus qu'à d'autres moments, tout semble faire signe. Blaise Cendrars rapporte ainsi une histoire de la Première Guerre mondiale, où un soldat devant se rendre dans la ville de Bus par autobus, est mis en garde par un autre qui lui fait remarquer que dans «l'autobus» il y avait aussi «l'abus». Arrivé à Bus, le soldat est tué par la première bombe tombant sur cette ville qui jusque-là avait été épargnée...¹ C'est que les situations de crise ou de guerre génèrent de l'incertitude, laquelle fabrique en retour des mécanismes de réduction de l'incertitude ou de l'angoisse qui s'accrochent sur le moindre élément pour le rendre signifiant et parlant. Les rumeurs en forment la partie discursive la plus visible. Elles vont former avec l'événement troublant un «attelage». Dix ou quinze ans plus tard, voire davantage, les rumeurs ayant accompagné un événement sont toujours mobilisées en même temps que lui, toujours mobilisées au milieu des interprétations et des explications, comme si c'était l'attelage tout entier qui se déposait dans la mémoire, comme si les rumeurs de l'époque apportaient rétrospectivement un supplément d'intelligibilité à l'événement et rappelaient le flot de paroles qui lui était contemporain et qui n'en est plus détachable.

Les attentats du 11 septembre 2001 perpétrés aux Etats-Unis vont de pair désormais avec leurs rumeurs, dont seules les plus significatives survivront. Ces rumeurs, plus ou moins liées à l'événement, n'ont pas circulé qu'aux Etats-Unis comme on pouvait s'y attendre, mais dans nombre de pays occidentaux et notamment en France, alors même que le pays n'avait pas connu les attentats sur son sol. Leur intérêt principal est de présenter une identité forte avec les rumeurs qui ont pu être inventoriées en temps de guerre, depuis au moins le XIX^e siècle. Le fait que des rumeurs post-attentats et des rumeurs de guerre puissent entretenir des rapports étroits est surprenant. Obligeant à poser l'homologie, pour ce qui est des rumeurs, entre situations de crise, de guerre et de temps troublés d'une façon générale. Pour ce qui est des rumeurs, les genres ne sont jamais clairement séparés ou opposés, ils s'interpénètrent. Il faudra alors garder à l'esprit que l'étude des rumeurs se fait aux frontières. Frontières de l'épistémologie, du vrai et du faux, des croyances et du religieux, des superstitions et des représentations. Et en temps de guerre, viennent s'ajouter de nouvelles frontières, celles de la

* Mes remerciements vont à Véronique Champion-Vincent qui a attiré mon attention sur de nombreux textes sur ce sujet, notamment anglo-saxons, et les a mis à ma libre disposition ainsi qu'à Paul Zawadzki pour ses remarques éclairées et son intérêt soutenu pour ces questions. Certaines des études menées ici utilisent les résultats des enquêtes autour des rumeurs menées par le site français hoaxbuster.com.

¹ Blaise Cendrars, «La main coupée», in *Œuvres complètes*, Paris, Denoël, 1980, p. 350-353. On comprendra plus loin pourquoi le titre a plusieurs entrées...

propagande et de la désinformation□ celles de la création spontanée et «Populaire□ et de l'orchestration et de la manipulation.

C'est ce qui fait que les rumeurs de guerre ne sont pas un objet neutre. Leur présence trouble fait qu'elles sont investies et instrumentalisées par les études historiques, par l'idéologie, pour les besoins de tel ou tel «Camp□, qui vont s'appuyer sur leur existence pour invalider tel ou tel événement, pour le réduire à une fausse rumeur, pour réécrire l'histoire. Cela contribue alors à brouiller la façon dont l'historiographie peut traiter des rumeurs, jusqu'à en faire un enjeu politique et idéologique. Cependant, la rumeur du temps de guerre, comme sa jumelle des temps pacifiés, remplit aussi certaines fonctions□ gérer les événements et les doter de sens. Elle manifeste la vision de l'événement et les représentations qui la soutiennent. Massive dans sa diffusion et ses effets, elle a maintenant partie liée avec les médias, qui, non seulement en sont un gros pourvoyeur, à leur corps défendant, mais se voient aussi contournés par ces créations spontanées et incontrôlables, la rumeur se développant contre eux ou à leurs confins. A cet égard, la rumeur est un fait social.

LES ENJEUX DE L'ÉTUDE DES RUMEURS DE GUERRE

L'enjeu historiographique

Le travail séminal de Marc Bloch sur ce qu'il appelait les «fausses nouvelles□ de la Première Guerre mondiale avait pour ambition de prendre les rumeurs de guerre comme objet d'études². Se nourrissant des derniers travaux sur la psychologie du témoignage ainsi que de ce que la sociologie durkheimienne avait déjà appelé «Conscience collective□, il refuse de ne voir en la rumeur qu'une erreur qu'une histoire prophylactique aurait pour fonction d'éliminer. Néanmoins, puisqu'il apparaît que le témoignage, qui fut longtemps un matériau de premier ordre pour l'historien, est en réalité fragile et peu fiable, c'est à son aune qu'il faut réexaminer le phénomène beaucoup plus massif des fausses nouvelles en ce que son origine est à trouver pour une part dans la relation au niveau sociétal de témoignages discutables, et pour une autre part dans la réception que leur fait une société en guerre, ou certains de ses groupes, prédisposée à les accueillir. La psychologie du témoignage s'arrête d'ailleurs là où commence l'étude historique, car si la guerre est une expérience psychologique de large échelle, elle ne saurait être prise en charge par les psychologues, mais bien plutôt par les historiens. Marc Bloch voit donc dans les rumeurs de guerre une porte d'entrée originale vers une histoire des mentalités. Les posant comme fausses par principe, il évacue le problème d'un examen historique de leur véracité pour s'intéresser plutôt à leurs effets sur les troupes et le déroulement de la guerre³. Ainsi donc, le témoignage, dont les rumeurs ne sont qu'un élément constitutif, ne saurait être déconsidéré d'emblée et doit être intégré à l'écriture historique de la guerre.

Or, on s'aperçoit que le premier exemple qu'il analyse, celui des «Atrocités allemandes□ n'a cessé d'être réinvesti depuis par les ouvrages historiques, montrant par là à quel point l'analyse des fausses nouvelles, et leur existence même au cœur des conflits postérieurs, se révèle un enjeu historiographique majeur. Pour Bloch c'est parce que les soldats allemands étaient persuadés que les Belges commettaient des atrocités qu'ils en commirent en retour. Le bien-fondé de cette croyance devenant le ciment et la légitimation de leur action. Bloch trouve la source de l'égarement allemand dans une mauvaise perception d'éléments tangibles (telle pièce d'architecture, par exemple) et dans un «État d'âme

² Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Paris, Editions Allia, 1999 [1921].

³ Sur l'attachement de Bloch aux représentations mentales et sur l'intégration des fausses nouvelles à l'écriture de l'histoire, v. François Dosse, *L'histoire en miettes. Des «Annales□ à la «Nouvelle histoire□*, Paris, La Découverte, coll. «Pocket Agora□, 1997 [1987], p.□8 et sq.

collectif⁴ troublé. Il n'interroge pas en revanche l'existence des atrocités allemandes, tenues pour réelles. Pourtant, c'est justement cet épisode qui allait être perçu plus tard comme un effet archétypal de la propagande naissante, profitant notamment de l'essor des journaux et de la caricature. A propos de ces atrocités et particulièrement du cas des mains coupées⁵, John Horne⁶ refuse d'y voir une campagne orchestrée. Au contraire, ces récits inquiétaient beaucoup le pouvoir qui craignait paniques et exodes. La concordance des témoignages recueillis à divers endroits et moments laisse plutôt penser qu'ils se rattachent tous à une légende matricielle, que la presse n'a fait qu'accompagner et illustrer de façon spectaculaire. Rumeurs et témoignages sur les atrocités allemandes ont cristallisé un certain nombre de peurs, elles sont surtout la marque d'un refus de la violence interpersonnelle même en temps de guerre et d'une volonté de renvoyer l'autre, l'ennemi, à sa propre barbarie, chaque belligérant se posant alors comme le garant de la civilisation.

L'existence des atrocités continue néanmoins de faire problème, car leur négation, leur sous-estimation, ou leur assimilation à de la simple propagande, serait le fruit d'un gommage de la réalité par l'historiographie «officielle» de cette période. Rémy Cazals, dans un travail polémique⁷, pose ainsi que la Première Guerre mondiale a connu son cortège d'atrocités, de part et d'autre, mais qu'il était plus respectable, pour certains historiens, de rendre la guerre noble et de disqualifier comme rumeurs des atrocités avérées ainsi que les divers témoignages qui en font état. A refuser ces sources de première main, c'est-à-dire en allant plus loin que Marc Bloch, qui attirait juste l'attention sur leur fragilité, on risque de relativiser les événements et de plaquer rétrospectivement sur la guerre un sens qu'elle n'avait pas pour les acteurs de l'époque, par exemple sa dimension sacrée. Mais, quelle que soit l'approche historiographique retenue, elle a tendance à poser la question de la rumeur en termes de véracité ou de fausseté, ce qui est extrêmement réducteur. L'existence d'un phénomène rumoral, et d'une propagande par voie de presse, autour des atrocités allemandes ne doit pas invalider par principe leur possible existence, la rumeur ne faisant alors que transmettre des informations hors des voies officielles.

Il faut enfin constater que les rumeurs d'atrocités, loin d'être circonscrites au premier conflit mondial sont un «classique» de toutes les guerres. Qu'elles soient utilisées par la propagande ou non, leur fonction évidente est de faire tenir les troupes, en leur indiquant qu'elles se battent du bon côté et que l'ennemi est un barbare, absolument différent d'eux et qu'il convient d'éliminer. Si pendant la Première Guerre mondiale, et les suivantes, c'était uniquement les récits des atrocités des autres qui circulaient dans chaque camp, la guerre du Viêt-nam constitue à cet égard une exception en ce que les rumeurs d'atrocités des deux groupes circulaient au sein du camp américain. Thomas Barden et John Provo⁸ rappellent ainsi que les récits d'atrocités commises par les Vietnamiens du Nord (séances de torture, mutilation du corps) voisinaient avec les récits d'atrocités américaines (ennemis jetés d'hélicoptères, torture, fausses exécutions). La perception de l'ennemi a changé, les objectifs de la guerre peinent à trouver la noblesse d'une épopée, et l'autre est désormais perçu non comme une brute mais comme un esprit rusé et habile, doté de pouvoirs considérables. La cause de circulation de ces rumeurs est alors double : manifester un certain désespoir contre un ennemi malin et inusable, mais en même temps se donner du courage et de l'honneur à affronter un ennemi aussi puissant et difficile à battre.

⁴ Marc Bloch, *Réflexions...*, *op. cit.*, p. 38.

⁵ Où s'est rendu célèbre le caricaturiste Willette. Cf. Laurent Bihl, «"Sans pardon" (1914)» Adolphe Willette ou la propagande par l'outrance», *Sociétés et représentations*, «Dramaturgie du politique», 12, octobre 2001, p. 5-62.

⁶ John Horne, «Les mains coupées» "atrocités allemandes" et opinion française en 1914», et Alan Kramer, «Les "atrocités allemandes"» mythologies populaires, propagande et manipulations dans l'armée allemande», in Jean-Jacques Becker et alii, *Guerre et cultures 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994.

⁷ Rémy Cazals, «1914-1918» oser penser, oser écrire», *Genèses*, 46, mars 2002.

⁸ Thomas E. Barden, John Provo, «Legends of the American Soldiers in the Vietnam War», *Fabula*, 36, 1995.

Mais outre l'exception de la guerre du Viêt-nam, la place accordée à l'ennemi dans les rumeurs reste plutôt commune. Fadia Nassif Tar Kovacs en a fait le constat dans son étude de la guerre du Liban : « La mutation de l'ennemi en monstre dévoile l'image que chaque camp se fait de l'autre. Dans la rupture instaurée par l'état de guerre, il y a une survalorisation des traits qui distinguent chaque communauté, jusqu'à finir par faire de l'autre sa propre antithèse. Pour chaque camp, l'autre devient un monstre⁹. Les rumeurs d'atrocités peuvent donc fonctionner comme un piège pour le chercheur qui, s'il les nie comme fausses, pourrait faire l'impasse à la fois sur les violences de guerre et sur la dimension rumorale de la communication en ces temps troublés, et, s'il les prend pour argent comptant, surévaluera un événement marginal. Il faut donc pouvoir passer « de la rumeur à l'Histoire¹⁰ ».

L'enjeu idéologique

Cet enjeu de taille pour l'étude des rumeurs de guerre possède une triple dimension. Il oblige d'abord à poser une nette séparation entre les rumeurs et les autres modes de circulation de l'information : désinformation, propagande, mensonge, secret d'Etat, censure, etc. Ensuite le chercheur ou l'historien doit avoir non seulement la capacité de les identifier comme tels pour ne pas y sombrer, mais aussi de se défier de sa propension à faire la propagande de son « camp » ou de sa cause, pour démonter d'autres propagandes. Enfin, l'écueil du relativisme, qu'on a vu plus haut, posant que rien n'est sûr en période de crise — les rumeurs en étant un symptôme — peut déboucher sur le négationnisme. Il faut se défaire du lieu commun selon lequel « l'histoire est écrite par les vainqueurs », qu'il y aurait une histoire officielle, car il débouche sur la vision d'une histoire nécessairement fautive et sur un constructivisme qui sied mal à l'étude des rumeurs. En effet, quelles que soient leurs sources, les rumeurs sont fabriquées... Si cette distinction avait davantage de valeur heuristique, on pourrait plutôt poser une différence qualitative entre des rumeurs « d'en haut » et des rumeurs « d'en bas », les unes renvoyant à une rédaction des rumeurs par les hautes autorités militaires et politiques, les autres à des créations spontanées et populaires. Mais jusqu'à quel point les rumeurs créées en haut finissent-elles par ressortir de la propagande, le seul objectif des autorités étant d'obtenir leur circulation massive par le bouche-à-oreille ? Et jusqu'à quel point celles d'en bas sont-elles redevables de cette propagande à forme rumorale ?

Guerre ou non, « le secret (...) la tromperie, la falsification délibérée et le mensonge pur et simple employés comme moyens légitimes de parvenir à la réalisation d'objectifs politiques, font partie de l'histoire aussi loin qu'on remonte dans le passé », écrit Hannah Arendt¹¹. La propagande de guerre a bien peu à voir avec les rumeurs, sinon dans le fait qu'elle tente d'instrumentaliser la communication entre les individus à l'arrière et au front. Mais, autant les rumeurs, notamment celles dont parle Marc Bloch, sont incontrôlables, comme appartenant à la pensée sociale, autant les informations délivrées par la propagande sont télécommandées et ont pour seule fonction d'obtenir de celui qui reçoit l'information propagandiste d'agir par rapport à elle et dans un sens qui lui est en fait imposé. C'est le sens classiquement retenu dans les définitions de la propagande. Guy Durandin écrit ainsi : « La propagande a pour but d'exercer une influence sur les personnes où les groupes auxquels elles s'adresse soit pour les faire agir dans un sens donné (...) soit au contraire pour les rendre passifs¹². Y ajoutant une dimension subjective, Philippe Breton pose que la propagande est une « méthode de présentation et de diffusion d'une opinion de telle manière

⁹ Fadia Nassif Tar Kovacs, *Les rumeurs dans la guerre du Liban. Les mots de la violence*, Paris, CNRS Editions, 1998, p. 44.

¹⁰ Alfred Sauvy, *De la rumeur à l'Histoire*, Paris, Dunod, 1985.

¹¹ Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, Paris, Calmann-Lévy, coll. Pocket Agora, 1994 [1969], p. 9.

¹² Guy Durandin, *L'information, la désinformation et la réalité*, Paris, PUF, 1993, p. 38.

que son récepteur croit être en accord avec elle et en même temps se trouve dans l'incapacité de faire un autre choix à son sujet.¹³

Mais, partant de là, certains travaux affirment que toutes les paroles de la guerre sont de simples répétitions de la propagande (ou de la contre-propagande, ou des mensonges), que les esprits sont tellement façonnés par elle que leur parole n'est plus libre. On voit bien le danger d'un tel postulat qui apporte de l'eau au moulin des historiens désireux de s'éloigner des rumeurs et des témoignages, dont la fragilité est cette fois confirmée et doublée d'une déconsidération due à l'idée que leurs auteurs ne sont que des victimes d'une action d'imposition de sens de grande envergure. Bien loin de révéler une quelconque mentalité collective, les rumeurs seraient alors surtout la marque des effets plus ou moins réussis de la propagande. Il n'y aurait plus de rumeurs d'en bas, mais uniquement des rumeurs d'en haut passées dans le corps social. Nombre des informations échangées en temps de guerre seraient alors fausses pour beaucoup. C'est l'approche par exemple d'Anne Morelli dans son livre, *Principes élémentaires de propagande de guerre*¹⁴. Repartant des travaux d'Arthur Ponsonby¹⁵ — dont on retrouvera la trace un peu plus loin — elle indique les idées majeures que la propagande de guerre essaie toujours de faire admettre. Et comme cette propagande n'est pas flottante, mais s'incarne dans des mots, outre les rumeurs, c'est essentiellement dans les médias qu'on la retrouve, après quoi elle se diffuse sous forme de messages et de discours dans la population ainsi abusée.

On constate effectivement une analogie entre les grands thèmes de la propagande et les grands thèmes des rumeurs de guerre. Ainsi de la personnification négative ou monstrueuse de l'ennemi, de l'affirmation que la guerre est menée pour la défense d'intérêts nobles, que l'ennemi commet des atrocités ou que la cause à protéger est sacrée. Mais l'analogie n'est pas une confusion. Il y a dans la propagande comme dans les rumeurs des effets de style, des effets rhétoriques communs évidents — il y a aussi une volonté de maintenir le moral, de réduire l'incertitude et de justifier la guerre, sans laquelle le conflit serait proprement insupportable et encore plus dévastateur psychologiquement — il y a enfin que la propagande et la rumeur sont des créations collectives, des créations du groupe et, comme telles, naissent sur le même substrat culturel, s'appuyant sur les mêmes références et les mêmes représentations sociales, il n'est donc pas étonnant qu'elles se ressemblent dans le contenu et dans la forme. Mais, s'il faut reconnaître qu'il est difficile d'évaluer le poids de la propagande, si elle réussit, sur la génération de rumeurs spontanées, on constate aussi que beaucoup de rumeurs de guerre ne ressemblent pas du tout aux principes propagandistes dégagés par Ponsonby, comme la rumeur du portefeuille — qu'on analysera plus bas — ou toutes les rumeurs de conspirations. Propagande et rumeurs sont plutôt en interaction, existant au même moment pour remplir des fonctions analogues, s'empruntant mutuellement des contenus, et cela invalide l'idée d'une propagande toute-puissante fabriquée et pensée entièrement par le pouvoir. Non seulement elle ne l'est pas, et reste difficile à contrôler, mais elle entre en concurrence avec les rumeurs et le bouche-à-oreille fabriqués par la base, n'obéissant à aucun plan préétabli, et dont la puissance de diffusion et de persuasion est autrement plus puissante.

Faute d'en avoir tenu compte, le propos d'Anne Morelli devient problématique. D'une part, sa vision de la propagande demeure essentialiste — à partir du moment où elle est employée, la propagande est la même quel que soit le contexte. Or, Philippe Breton avait déjà mis en garde contre l'essentialisme, indiquant que la propagande publicitaire, par exemple, n'était pas identique à la propagande politique¹⁶. De même si l'on se place sur le plan des valeurs défendues ou promues, peut-on dire que la propagande du III^e Reich équivaut à la propagande anglaise à la même période ? Il y a un écueil à passer outre la nature du régime

¹³ Philippe Breton, *La parole manipulée*, Paris, La Découverte, 2002 [2000], p. 3.

¹⁴ Anne Morelli, *Principes élémentaires de propagande de guerre. Utilisables en cas de guerre froide, chaude ou tiède...*, Bruxelles, Labor, 2001.

¹⁵ Notamment son ouvrage le plus connu *Falsehood in War-time — Containing an Assortment of Lies Circulated Throughout the Nations During the Great War* (1928). Voir note 3.

¹⁶ Philippe Breton, *La parole manipulée, op. cit.*, p. 5.

qui a recours à la propagande au prétexte qu'il le fait, et que l'outil est le même quel que soit son contenu.

D'autre part, et corollairement, Anne Morelli examine surtout la propagande alliée notamment pendant la guerre du Golfe et beaucoup moins la propagande «ennemie». C'est sans doute parce que les sources sont davantage disponibles et en nombre pour les pays de la coalition qu'en face, mais cette surreprésentation donne l'impression que la propagande est essentiellement l'apanage des régimes démocratiques (ou une dérive de ces mêmes régimes). Manque encore le rappel explicatif de Philippe Breton selon qui la propagande ne peut exister que dans un régime ouvert, car dans les régimes autoritaires ou totalitaires la coercition suffit seule à façonner les esprits¹⁷. Idée qui change radicalement la perspective, puisque la propagande ne peut plus dès lors être perçue comme une marque de l'autoritarisme étatique et de ses volontés de duperie, mais seulement comme une tentative pour faire passer certains messages au milieu de beaucoup d'autres. A l'inverse, l'absence de propagande visible dans un Etat ne doit pas nous abuser. Si le régime n'y a pas recours, ce n'est pas parce qu'il veut garantir la liberté de ses citoyens, mais parce qu'ils n'en ont déjà plus... De plus, dans les régimes démocratiques, si la propagande de guerre existe bien, elle ne règne pas sur l'ensemble des informations qui y circulent. Archivage, accès aux sources, pluralité des points de vue et des médias sont autant de biais propres aux sociétés démocratiques qui empêchent la propagande de fonctionner à plein, et permettent aussi de l'identifier sinon sur le moment du moins peu de temps après. Hannah Arendt pense ainsi que la propagande des autorités américaines pendant la guerre du Viêt-nam n'a pas atteint ses objectifs parce que le pays était libre et que chaque citoyen avait accès à une foule de sources d'informations n'émanant pas du pouvoir¹⁸. Si l'on est d'ailleurs capable de percevoir la propagande — et le livre de Morelli se présente d'ailleurs comme un vade-mecum — c'est qu'on n'y est pas totalement soumis¹⁹.

Philippe Breton indique que ceux qui dénoncent la propagande «ne font moins au nom d'une dénonciation de certaines méthodes de manipulation qu'à partir de leurs propres positions idéologiques»²⁰. Le travail sur la propagande et les rumeurs est alors utilisé pour dévoiler et promouvoir des idées politiques. Il y a un usage politique de ces études, qui prend le masque de la dénonciation et du dévoilement. A la rigueur, on pourrait opposer à cette dérive la critique que Michel de Certeau adressait à l'histoire «objective», à savoir que toute interprétation historique dépend d'un système de référence, que ce système demeure une «philosophie» implicite particulière, que, s'infiltrant dans le travail d'analyse, l'organisant à son insu, il renvoie à la «subjectivité» de l'auteur.²¹ Cet usage est très visible toujours chez Anne Morelli encore dont les orientations nettement pacifistes lui font considérer comme propagandiste ou orienté par la propagande tout ce qui ne va pas dans ce sens. Sur cette base, elle fait quasiment sien le dixième principe de propagande de Ponsonby selon lequel tous ceux qui questionnent le bien-fondé de la guerre sont des traîtres, mais en le retournant. D'où des attaques très dures sur les prises de position perçues comme va-t-en-guerre de certains intellectuels français, vecteurs de la propagande selon elle, lors de l'intervention française au Kosovo, auxquels elle oppose ceux qui ont milité dans l'autre sens²². Là encore, les mêmes questions se posent : pourquoi certains intellectuels auraient réussi à échapper à la propagande et pas d'autres ? N'est-on pas plutôt en présence de clivages politiques et idéologiques classiques qui déterminent les prises de position de chacun ? En faisant un usage politique et

¹⁷ *Ibid.*, p. 2.

¹⁸ Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence*, *op. cit.*, p. 38.

¹⁹ C'est aussi le sens de la thèse de Jean-Pierre Le Goff sur le prétendu «conditionnement» médiatique en temps de paix. J.-P. Le Goff, *La démocratie post-totalitaire*, Paris, La Découverte, 2002. Cf. notamment le chapitre «Des médias tout-puissants».

²⁰ Philippe Breton, *La parole manipulée*, *op. cit.*, p. 4.

²¹ Michel de Certeau, «L'opération historique», in Jacques Le Goff, Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire*, tome 1, Nouveaux problèmes, Paris, Gallimard, 1974, p. 11-22.

²² Anne Morelli, *Principes élémentaires...*, *op. cit.*, v. notamment p. 7 et sq. p. 1 et sq.

idéologique des études propagandistes Anne Morelli nous conduit, mais sans y tomber elle-même, vers le danger du relativisme et du révisionnisme.

Si l'une des manières d'incorporer les témoignages et les rumeurs à l'étude de l'histoire et des mentalités est celle d'un Marc Bloch, on trouve aussi des usages politiques plus problématiques de ces traces et récits. Si la recherche omet les préventions qui précèdent, le risque est grand de ne retenir des témoignages et rumeurs que ce qu'ils ont de fragile, de contradictoire ou d'irrationnel pour soit les disqualifier, soit au contraire s'appuyer sur eux pour revisiter la période historique considérée et les travaux qui en ont traité dans le sens d'une révision complète. C'est ainsi que certains travaux d'analyses des rumeurs ont été lus uniquement dans une optique relativiste et avec la vision que ce qu'on pensait être la réalité était faux ou n'avait en fait pas existé. Régulièrement les chercheurs doivent ainsi dénoncer les usages révisionnistes de leurs travaux. L'une des spécialistes des rumeurs, Véronique Campion-Vincent, a publié une mise au point sur la mention qui était faite de ces travaux, et d'autres, dans la préface de la traduction par une maison d'édition révisionniste précisément du livre d'Arthur Ponsonby²³. Elle rappelle ainsi que le livre de Ponsonby est hautement orienté « Ensemble indigné d'études de cas, son ouvrage doit être lu comme une œuvre de propagande pacifiste », et que l'étude des rumeurs ne saurait conduire à la falsification de l'histoire, parce que la rumeur n'est pas synonyme d'erreur ou de mensonges « Les liens entre "la réalité" et "les légendes" sont plus complexes et ne peuvent être réduits à des formules simples. Plusieurs ensembles de faits sociaux dérangeants existent et mènent à la création de légendes »²⁴. De même, Pascal Froissart, qui pense que la rumeur est « Un concept qui contient en germe sinon un fascisme rampant, du moins un hygiénisme social tout aussi repoussant », parlant du préfacier, Jean Plantin, écrit que « En utilisant le mot "rumeur" dès le titre, à côté du terme initial de "mensonges" [alors que le titre original du livre de Ponsonby ne parlait pas de rumeurs], le risible "réviseur" tente d'accréditer l'existence d'une information pure et dure qui serait accessible à ceux qui voudraient s'en donner la peine ». Mais ce faisant, le révisionniste « Participe d'une double négation du sujet : il nie le témoignage d'autrui (...), et il nie l'existence d'une réalité qui ne serait pas pure et indivisible. »²⁵ C'est alors au sociologue de repartir de l'approche de Marc Bloch non seulement en acceptant l'idée que le témoignage et les rumeurs nous disent quelque chose de l'histoire, mais aussi qu'ils nous montrent une conscience collective mise en récit.

De la guerre à la crise

Si on trouve de nombreux travaux sur la psychologie du soldat, sur la propagande et sur le journalisme en temps de guerre, on trouve en revanche assez peu d'études sur les rumeurs de guerre *stricto sensu*, notamment pour les conflits récents. Curieusement, mais aussi peut-être parce qu'il s'agissait de conflits jugés lointains, la guerre du Golfe, bien qu'elle ait généré un certain nombre de rumeurs, et la guerre du Kosovo, ont essentiellement donné lieu à une réflexion sur la place des médias²⁶, version moderne de la réflexion sur la propagande. En revanche, les attentats du 11 septembre 2001, peut-être parce qu'à l'inverse ils ont été estimés proches, ont donné naissance à de nombreuses rumeurs. Ce dernier point appelle deux remarques : en quoi, du point de vue des rumeurs en tout cas, le contexte postérieur au

²³ Arthur Ponsonby, *Mensonges et rumeurs en temps de guerre*, préf., trad. et notes de Jean Plantin, Saint-Genis-Laval, Ed. du Dragon vert, coll. « Cahiers d'histoire révisionniste », 1996 (trad. de *Falsehood in War-time*, 1928). Ponsonby revient d'ailleurs sur les affaires de mains coupées et sur les atrocités allemandes.

²⁴ Véronique Campion-Vincent, « Une tentative de transformation des études sur les légendes contemporaines en propagande négationniste », *Le Monde Alpin et Rhodanien*, 1-4, 2002 (à paraître).

²⁵ Pascal Froissart, « La rumeur te nie / Nie la rumeur », in Jean-Paul Desgoutte, Pascal Froissart et alii, *La figure du sujet en sciences humaines*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 1-86.

²⁶ A contre-courant de la production générale, on verra Anne-Marie Duranton-Crabol, « L'anti-américanisme français face à la guerre du Golfe », *Vingtième siècle*, 59, juillet-septembre 1998, p. 29-139. Ainsi que Dominique Wolton, *War Game. L'information et la guerre*, Paris, Flammarion, 1991.

11^{Septembre} ressemble-t-il à un contexte de guerre? Jusqu'à quel point les rumeurs de guerre et de crise ressemblent-elles à leurs homologues du temps de paix, et cette distinction a-t-elle un sens?

Il paraît indiscutable que les différentes guerres du XX^e siècle sont incomparables entre elles sur des bien des points (lieu du conflit, échelle du conflit, durée, type de soldats engagés, etc.). Pourtant apparaît clairement une remarquable identité entre les rumeurs nées pendant ces conflits. Ces contextes qui se ressemblent peu ont en commun de générer des rumeurs identiques. Mais plus encore, cette identité se retrouve aussi dans les rumeurs qui ont circulé après le 11^{Septembre}, et même dans des pays comme la France ou l'Angleterre qui n'ont pourtant pas été touchés directement par les attentats. Identité d'autant moins inattendue cependant quand on sait que les contextes de crise ou de troubles sont davantage propices à l'émergence de rumeurs. Ainsi donc, les guerres fabriquent des rumeurs qui leur sont propres, mais ce n'est pas le seul moment où elles peuvent prendre naissance, et on les trouve aussi dans des contextes de crise, plus crispés, ou d'incertitude, comme ça a été le cas dans l'immédiat après-11^{Septembre}. C'est donc notamment par le biais de leurs rumeurs que contexte de guerre et contexte terroriste peuvent être rapprochés l'un de l'autre.

Rumeurs de crise et rumeurs de guerre se voient fixer les mêmes fonctions, elle servent à «contenir le réel bouleversé, à assigner un sens à la rupture survenue et ne sont compréhensibles dans leur diversité qu'en référence aux faits qui ont provoqué leur naissance.»²⁷ Elles servent donc à réduire l'incertitude et à porter sur la crise ou la guerre un autre regard, un regard médiatisé par la parole, exprimant ce qui ne peut être dit autrement. Certaines sont sous influence de la propagande, dans les mesures qu'on a évoquées. C'est le cas des rumeurs concernant la possibilité d'attraper la syphilis auprès des prostituées vietnamiennes, pendant la guerre du Vietnam, et d'autres rumeurs du même acabit, qui arrangent les autorités militaires en ce qu'elles prévenaient la fréquentation des villes par les GI's²⁸. C'est partiellement le cas des rumeurs dans lesquelles les études propagandistes liraient une volonté de motiver les troupes, et dans lesquelles les études rumorales voient une la gestion d'un «environnement quotidien profondément bouleversé, devenu menaçant»²⁹, la volonté de «réguler la peur, de nommer l'angoisse face à un bouleversement si total du réel.»³⁰ On trouve là tout ce qui concerne l'identification négative de l'ennemi. L'ennemi n'est pas comme nous —sinon il ne serait pas tuable—, pour preuves, il commet des atrocités, contre les lois de la guerre. Il est donc haïssable sans retenue³¹. Les rumeurs de guerre ne se privent pas, on l'a vu, de déprécier l'ennemi, de le déshumaniser, de le diaboliser, dirait-on aujourd'hui, c'est-à-dire de créer les conditions de possibilité de sa mort donnée. L'ennemi n'est pas comme nous, à l'inverse ou à l'excès, quand on lui prête des facultés surnaturelles, celle de se déplacer à des vitesses prodigieuses, d'être à plusieurs endroits à la fois ou de s'infiltrer dans la base ennemi même sans être détecté³². La réduction de l'angoisse passe enfin par l'indication permanente de la fin des combats ou la victoire d'importantes batailles.

Mais, loin de la propagande, on trouve surtout des rumeurs spontanées. Manifestement, leur sens de diffusion part de la périphérie vers le front. Pour Marc Bloch, les fausses nouvelles n'arrivent pas de l'arrière proprement dit, mais d'un arrière relatif, celui des convois et des cuisines, où des hommes venant d'horizons différents s'échangent des informations et

²⁷ Fadia Nassif Tar Kovacs, *Les rumeurs dans la guerre du Liban*, op. cit., p.17.

²⁸ Thomas E. Barden, John Provo, «Legends...», art. cité, p.20.

²⁹ Fadia Nassif Tar Kovacs, *Les rumeurs dans la guerre du Liban*, op. cit., p.3

³⁰ *Ibid.*, p.35.

³¹ Selon Derrida, donner la mort à ce qu'on hait fait basculer dans l'ordre du sacrifice. Or les soldats ne sacrifient pas l'ennemi, ils se sacrifient eux-mêmes pour la patrie. La mort de l'ennemi n'étant pas un sacrifice, celui-ci est haïssable sans retenue. Jacques Derrida, *Donner la mort*, Paris, Galilée, 1999, p.92-93.

³² Ces légendes ont couru à propos des Viêt-Congs pendant la guerre du Vietnam. Cf. Thomas E. Barden, John Provo, «Legends...», art. cité, pp.18 et 225.

les transportent avec eux jusqu'au front³³. Quant aux tranchées, elles étaient aussi, malgré les faibles liaisons entre leurs éléments, des lieux d'échanges de rumeurs. D'une façon générale, les lieux clos, casernes, bases militaires, sont des lieux où les rumeurs circulent beaucoup et longtemps. Parce que le groupe y est très intégré et que ses membres partagent les mêmes représentations³⁴. Ainsi de la rumeur qui circule toujours de nos jours chez les appelés selon laquelle du bromure, destiné à calmer leur ardeur sexuelle, serait versé dans toutes les boissons et qui existait déjà, sous cette même forme, il y a plus de cinquante ans³⁵ et viendrait de la guerre de Sécession³⁶.

Que les rumeurs de guerre circulent au front ou à l'arrière, elles n'en ont pas moins certains traits communs. D'abord, elles servent à donner des informations, en des temps où l'accès est l'information est problématique et où l'information est perçue comme fautive par principe. La censure des journaux en 14-18 — [censure visible] — a redonné vie à la tradition orale, rapporte Marc Bloch³⁷. Ensuite, elles permettent — [comme en temps de paix d'ailleurs] — à certains individus de faire croire qu'ils disposent d'informations inédites et qu'ils ont accès à des lieux où le commun ne peut se rendre. Mais le bouche-à-oreille peut aussi servir à partager de vraies informations avec ceux qui n'y ont pas accès. Ainsi, lors de la dernière guerre, les informations de la BBC, que Vichy passait sous silence, étaient rapportées verbalement à ceux qui ne les avaient pas entendues³⁸. En ne se conformant pas au contenu des informations officielles, en contournant la propagande d'Etat, donc en prenant des risques, la rumeur, et ceux qui la colportent, participent d'une résistance³⁹.

Enfin, et pour rester dans une perspective fonctionnaliste, les rumeurs des temps de guerre ou de crise ne dépareillent pas des rumeurs des temps pacifiés. Comme leurs *alter ego* des temps de paix, elles sont aussi nombreuses que le monde social est varié. Comme en temps de paix, elles servent à exprimer des émotions et des espoirs (on trouve ainsi beaucoup de fausses nouvelles indiquant des dates sûres de fin de la guerre, de la mort du chef d'Etat ou de guerre, de tel ou tel gradé important, etc.). Elles véhiculent des peurs et des haines (vis-à-vis de l'ennemi, vis-à-vis de tel ou tel groupe «[planqué]», etc.). Elles disent l'horreur de la guerre et les situations absurdes où sont plongés ceux qui la font. Elles disent et portent donc les mêmes «[messages]» que les rumeurs de période pacifiée. Ce qui leur donne naissance diffère, mais leurs fonctions restent identiques. Ce qui fait rumeur, à la fois le genre et la structure, le médium et les messages qu'il transporte, l'emporte sur la cause des rumeurs et sur la conjoncture.

RUMEURS ET REPRÉSENTATIONS DE L'ÉVÉNEMENT

Très rapidement, à peine quelques jours, après les attentats du 11 septembre contre les tours jumelles du World Trade Center à New York et le Pentagone à Washington, diverses rumeurs spontanées ont commencé de circuler. Si elles sont évidemment, et en premier lieu, une réponse symboliquement mise en récit aux fortes émotions liées à ces événements, elles indiquent aussi, les représentations sociales liées à ces événements.

³³ Marc Bloch, *Réflexions...*, *op. cit.*, p.11.

³⁴ Et ce «[groupe]» peut être très étendu. Barden et Provo rappellent ainsi que ce sont près de 2,6 millions de soldats américains qui ont servi au Viêt-nam. Thomas E. Barden, John Provo, «[Legends...]», art. cité, p.17.

³⁵ Marie Bonaparte, *Mythes de guerre*, Paris, PUF, 1950 [1946], p.36-57.

³⁶ Paul Fussell, *A la guerre. Psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Seuil, 1992, p.37.

³⁷ Marc Bloch, *Réflexions...*, *op. cit.*, p.30.

³⁸ Jean-Marie Guillon, «[Sociabilité et rumeurs en temps de guerre. Bruits et contestations en Provence dans les années quarante]», *Provence historique*, «[La sociabilité méridionale (Provence-Languedoc-Roussillon)]», Tome XLVII, 187, janvier-février-mars 1997, p.51.

³⁹ *Ibid.*, p.56.

L'ennemi opaque, ou la rumeur du portefeuille

La rumeur dite du portefeuille a notamment circulé, sous diverses versions, aux États-Unis et dans les pays francophones. En voici une version électronique particulièrement riche⁴⁰

Bonjour à toutes et toutes,

(...) A vous de voir, mais ce message est original et provient d'un ami. Je le forward [fait suivre] avant de demander des précisions, on ne sait jamais.

C'est arrivé ce matin à une amie de mon épouse.

Elle était assise dans une rame de métro et elle a vu par terre un portefeuille, elle l'a ramassé et a regardé ce qu'il contenait. Il y avait un papier d'identité dont la photo correspondait à un homme noir assis pas loin, alors elle est allée lui rendre son portefeuille et en discutant avec lui, ils ont abordé les problèmes que peuvent avoir les nord-africains en ce moment s'ils n'ont pas de papier en règle sur eux.

Puis le type lui a dit «Évitez les transports en commun le jour d'halloween», puis il est descendu de la rame.

Troublée elle est allée au commissariat raconter son histoire, les policiers lui ont montré plusieurs photos de personnes soupçonnés d'être des intégristes. La photo du type était dedans.

Ici, il est fait mention d'un homme noir, mais dans d'autres versions c'est plus volontiers un Afghan ou un Maghrébin⁴¹. Derrière «Intégristes» c'est sans doute «Activiste intégriste» voire «Terroriste» ou «Complice des terroristes» qu'il faut lire. Ce qui est frappant c'est que des rumeurs très ressemblantes ont circulé à la fin de la dernière guerre. La psychanalyste Marie Bonaparte en rapporte deux qui ressemblent à celle-ci. Le premier récit est celui du «Mythe de l'argent deviné»⁴² pendant la guerre, dans un wagon de train, une femme fait tomber son porte-monnaie. Là-dessus, une Bohémienne indique avec justesse le montant de la somme contenue dans le porte-monnaie de la dame et dans celui d'un autre homme présent dans le wagon. Enfin, elle annonce la date à laquelle Hitler sera assassiné ou, dans d'autres versions, la date de la fin de la guerre. Le passager argenté décide d'offrir son argent à la devineresse si le fait se produit. Le second récit, encore plus proche de la rumeur du portefeuille, est celui de «L'ennemi amical»⁴³ un officier allemand prévient son infirmière française de se mettre à l'abri quand les troupes allemandes quitteraient Paris car elles ont reçu l'ordre express de tuer tous les Français.

A près de cinquante ans d'écart, les trois rumeurs ont des structures identiques. Elles peuvent être lues de plusieurs manières⁴⁴

• Marie Bonaparte propose une lecture psychanalytique où la scène du wagon est assimilée à un sacrifice, avec la Bohémienne dans le rôle de la sacrificatrice, le riche passager dans le rôle du sacrifiant, et l'argent dans le rôle de ce qui est sacrifié. A moins que, tout

⁴⁰ L'interprétation proposée ne vaut que pour cette version. Elle n'est que partiellement généralisable à la rumeur dans ses autres versions. Il s'agit évidemment d'éviter de tomber dans le travers qu'avait vu Robert Darnton chez E. Fromm ou B. Bettelheim, à propos des contes, qui consiste à poser le récit comme clos et fini, alors qu'il évolue dans le temps, n'est jamais figé et que la version étudiée n'est qu'une version institutionnalisée qui peut être très éloignée de celle qui se raconte réellement ou qu'on racontait dans le temps. Robert Darnton, *Le grand massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Robert Laffont, 1985.

⁴¹ D'ailleurs le récit évoque les problèmes des Nord-Africains un peu après.

⁴² Marie Bonaparte, *Mythes de guerre, op. cit.*, p. 33 et sq.

⁴³ *Ibid.*, p. 66-77.

⁴⁴ Chaque génération proposant d'ailleurs des interprétations sur lesquelles pèse l'esprit de l'époque. Nous n'échappons pas à cette règle. Reste qu'il est stimulant intellectuellement de percevoir l'évolution d'une lecture sur un objet qui, lui, reste relativement stable dans le temps. Par ailleurs, la structure de ce récit est à rapprocher des rumeurs d'auto-stoppeurs fantômes délivrant des prophéties.

simplement, l'argent contenu dans le porte-monnaie ne serve symboliquement à mettre à prix la tête du dictateur. Pour Fadia Nassif Tar Kovacs d'ailleurs, les rumeurs de mort d'un chef ennemi ou de déroute de ses armées, sont des véhicules de désirs inconscients⁴⁵. Pour l'histoire de l'officier allemand devenu soudain amical avec son infirmière française, Bonaparte y voit une histoire qu'il est intéressant de rapporter pour le narrateur car elle suppose une amitié gratifiante avec un ennemi féroce et redoutable...⁴⁶

- Sans évoquer le syndrome de Stockholm, cette dernière lecture est confirmée par Paul Fussell qui rappelle que nombre de rumeurs annoncent des dates de fin de la guerre, de fin de mission ou d'arrivée de la relève. Dans les camps de concentration, toujours selon lui, couraient des rumeurs de fin de la sélection pour les gazages. «De nombreuses rumeurs de ce genre trahissent, contre toute logique, une sympathie secrète pour l'ennemi qui se voit attribuer d'adorables sentiments humains», écrit-il⁴⁷. Non seulement l'ennemi ou le bourreau devient maître du temps qui échappe aux victimes, mais encore il faut essayer de conjurer le temps infiniment long de la guerre en tentant de le circonscrire et d'en envisager une fin possible.

- D'autres indices pourraient conduire à d'autres lectures c'est à chaque fois un étranger (Bohémienne, Afghan, Arabe) qui dit le «Vrai», qui fait la prophétie, comme si position périphérique le dotait d'attributs particuliers Halloween est le jour des morts dans la culture anglo-saxonne⁴⁸ on n'est pas très loin d'une rumeur de complot tout est planifié c'est une rumeur raciste un Afghan ou un Arabe sait ce que tous les autres préparent, parce que tous les Arabes sont de mèche, parce que la partie est égale au tout mais c'est aussi une rumeur anti-raciste l'ennemi se fait ami, il a une sensibilité, nos préjugés ont en fait troublé notre jugement.

- On aimerait proposer une dernière lecture de cette rumeur du portefeuille. Fondamentalement c'est une rumeur qui parle d'un trouble dans la perception de l'autre, dans la perception de l'identité de l'autre. Justement, nous dit Marc Augé, le métro c'est lieu de l'Autre, de l'altérité immédiate et absolue⁴⁹. Donc c'est le lieu de la rencontre avec l'inconnu, avec les inconnus. Et la difficulté est grande d'identifier ces autres, surtout en période troublée. Toute la rumeur va nous parler de cette difficulté d'identifier l'autre. La femme rend le portefeuille à l'homme qui l'a perdu pour qu'il retrouve son identité. Elle le lui dit d'ailleurs explicitement, en expliquant qu'à cette époque il vaut mieux qu'il ait ses papiers. Au risque sinon d'être pris pour ce qu'il n'est pas, d'être confondu avec d'autres. En lui rendant son portefeuille, elle tente de plaquer sur lui une identité d'abord, et une identité rassurante ensuite. En lui indiquant alors qu'un attentat est en préparation, en la mettant en garde, l'homme s'arroge deux identités en même temps il est potentiellement un ennemi, mais il désamorce cette adversité par la prévention de l'attentat. Le trouble de son identité est à son comble, c'est bien un ennemi, mais un ennemi amical, un ennemi qui ne correspond pas à l'image qu'on pouvait avoir de lui, qui peut avoir de la gratitude, de la sensibilité. L'histoire pourrait s'achever sur ce trouble identitaire profond, mais quelque chose manquerait. Il faut identifier l'autre une fois pour toutes. Et c'est la police, figure d'autorité et d'ordre, figure rassurante ici, qui va trancher, en demandant à la femme de regarder des photos de personnes connues ou recherchées sur lesquelles, justement, elle va identifier l'homme à qui elle a rendu son portefeuille. L'homme sans portefeuille a désormais une identité fixe il reste un ennemi.

La rumeur est ambiguë, comme est ambiguë l'identification qu'elle propose de l'autre. L'autre est peut-être un ennemi, mais jusqu'à quel point

⁴⁵ Fadia Nassif Tar Kovacs, *Les rumeurs dans la guerre du Liban*, op. cit., p. 75.

⁴⁶ Marie Bonaparte, *Mythes de guerre*, op. cit., p. 7.

⁴⁷ Paul Fussell, *A la guerre...*, op. cit., p. 7.

⁴⁸ Des rumeurs analogues annonçaient cependant des attentats pour d'autres dates.

⁴⁹ Marc Augé, *Un ethnologue dans le métro*, Paris, Hachette, 1994, p. 1 et 24 et sq. Son livre commence d'ailleurs par ces phrases qui font étrangement écho avec ce qu'on a développé «Le premier soldat allemand que j'aie souvenir d'avoir vu, c'est à Maubert-Mutualité, en quarante, au retour de l'exode. Jusqu'alors les Allemands n'avaient été qu'une menace immatérielle et diffuse».

Rumeurs de négation, de déplacement ou d'inversion de la causalité

Pour Marc Augé, dans son essai sur le 11 septembre, tout événement, toute rupture, «**l**but ce qui porte atteinte à cet ordre [de la société] doit être expliqué. Mais cette volonté d'explication obéit moins à une curiosité scientifique ou intellectuelle qu'à un désir d'ordre, à une volonté de nier la radicalité de l'événement.»⁵⁰ Pour ce qui est des rumeurs, les événements perçus comme trop gigantesques pour être explicables par la seule action des hommes, donnent naissance à la fois à des explications faisant intervenir la divinité (ou le Diable) et à des rumeurs de complot. Ainsi, une rumeur un peu oubliée aujourd'hui, et qui courait dans les milieux monarchistes, faisait de la Révolution française —**l**événement inattendu et inassimilable**l**— l'œuvre d'un complot des jésuites⁵¹. A d'autres époques, et à de nombreuses reprises, les Juifs ont été la cible de rumeurs antisémites qui en faisait la source de tel ou tel malheur. Plus proche de nous, on trouve la rumeur de Nîmes selon laquelle le gouvernement aurait menti sur le nombre réel de victimes de l'inondation de 1988, le minimisant. Si dans l'attribution causale à un groupe d'hommes on reste encore dans le plausible, d'autres rumeurs vont plus loin et posent qu'il n'y a pas de véritable ennemi, que l'ennemi n'est pas humain ou que le coupable des attentats est la victime elle-même. Devant le gigantisme des attentats, comme pour d'autres grands événements historiques, la causalité va poser problème. La causalité d'attentats d'une telle ampleur peut-elle être totalement humaine**l** N'y a-t-il pas d'autres forces à l'œuvre**l** Ou encore, les Américains ne sont-ils pas à l'origine même de ce qui leur arrive, puisque ce sont eux qui sont censés être puissants**l** N'auraient-ils pas retourné cette puissance contre eux-mêmes**l**

Trois rumeurs reprennent ces motifs d'incertitude quant à la causalité.

La première rumeur se présente sous la forme d'un inoffensif rébus. C'est une rumeur qui a fonctionné par agrégation. Dans une première version, il fallait se munir d'un traitement de texte informatique, saisir les lettres «**NY**» (acronyme de New York), agrandir leur taille, et les transformer en utilisant la police de caractère Wingdings, une police de pictogrammes. Surprise, le pictogramme équivalant au «**N**» en Wingdings est une tête de mort, et le «**Y**» est une étoile de David. Mort aux Juifs. Puis, au fil des versions, de nouvelles lettres viennent s'ajouter à ce noyau de départ. Par exemple, on a eu la série «**Q33NY**» puis «**Q33NYC**», censés représenter le numéro d'un des avions qui avaient été jetés contre les tours du World Trade Center. En Wingdings, cette fois, la suite montrait un avion arrivant sur deux tours (en fait des «**pages**», mais dans le contexte on voyait des tours) et toujours l'appel à la mort des Juifs⁵².

Dans une première analyse, cette rumeur rappelle singulièrement la rumeur affirmant que les chansons de certains groupes de hard rock contenaient, de manière subliminale, des appels au suicide des jeunes, parfois suivis d'effets. Le message n'était pas audible en écoute normale, il fallait, pensait-on, pour l'entendre, passer le morceau à l'envers (*backward music*), c'est-à-dire qu'il fallait inverser ce qui était donné directement pour retrouver le véritable sens, à un ordre était substitué un autre ordre, une traduction, une «**l**inversion**l**», dit Véronique Campion-Vincent⁵³. Il faut travailler sur la suite alpha-numérique, comme il fallait distordre la piste sonore, pour trouver ce qui était caché.

Dans une seconde analyse, en expliquant que le numéro de vol contient —**l**potentiellement, après un décodage**l**— une sorte de malédiction, la rumeur nie toute causalité extérieure dans l'action terroriste. A la rigueur les attentats sont secondaires ici, car un vol avec un tel numéro était de toute façon un vol maudit. Certes, cette malédiction n'était

⁵⁰ Marc Augé, *Journal de guerre*, Paris, Galilée, 2002. Certains passages du livre sont cependant discutables.

⁵¹ Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, coll. «**l**Points Histoire**l**», 1990 [1986].

⁵² Le «**l**numéro de vol**l**» traduit donnait ainsi **→ ☠ ☠ ☠ ☠ ☠**. V. Édouard Launet, «**l**La rumeur des sales caractères**l**», *Libération*, Mardi 25 septembre 2001.

⁵³ Véronique Campion-Vincent, «**l**Démonologies dans les légendes et paniques contemporaines**l**», *Ethnologie française*, «**l**Textures mythiques**l**», Tome 3, 1, janvier-mars 1993, pp. 22 et 126.

pas immédiatement visible, il fallait en passer par la traduction (le passage en Wingdings), mais, Wingdings ou non, le numéro de vol posait problème. Or, à moins que ce numéro soit un message des terroristes, c'est-à-dire ait été choisi par eux, il s'agit plutôt d'un numéro choisi aux Etats-Unis par des Américains. Donc, finalement, c'est une affaire américano-américaine, une affaire interne. C'est le choix même de ce numéro qui a amené le malheur et les Américains se sont faits ça tout seuls. Augé ne dit pas autre chose qui écrit : «Ce sont des avions (...) des compagnies américaines, qui se retournent contre les symboles du système qu'elles servent. C'est en quelque sorte le système qui se retourne contre lui-même. S'il est aidé dans cette tâche perverse par quelques martyrs de l'islam, ceux-ci apparaissent aussi, à certains égards (...) comme des produits du système.»⁵⁴ Même s'il nuance ce propos quelques lignes plus loin, Augé cède à sa façon à l'inversion de la causalité que posent aussi les rumeurs. Il n'y a pas d'intervention extérieure, et même s'il y en a, elle trouve sa source première à l'intérieur. Un acte d'une telle puissance n'a pu être commis que par un système aussi puissant que le système américain, mais, comme il ne peut y en avoir, c'est donc que c'est la puissance américaine qui s'est fait ça à elle-même, Augé parlant d'une «maladie auto-immune» des tours du World Trade Center...⁵⁵

On le voit, via le code du numéro de vol, la causalité extérieure est niée et déplacée vers une causalité interne. Les victimes seront les bourreaux, et les bourreaux les victimes ou les marionnettes des victimes. La victime s'est donc suicidée. Ici, comme souvent, la rumeur fait se rejoindre ce qui est disjoint⁵⁶.

L'argument de la deuxième rumeur n'est pas complètement éloigné de celui-ci. Cette seconde rumeur a essentiellement circulé par la messagerie électronique, car elle était accompagnée d'images. Ces images montraient un épais nuage de fumée s'échappant de l'une des Twin Towers en feu, et la rumeur attirait l'attention du spectateur sur le fait que ce nuage formait le visage de Satan. Donner des formes subjectives aux nuages est une ancienne pratique, remise ici au goût du jour de façon tragique. Là aussi, la causalité extérieure est déniée, et l'aspect colossal des attentats n'est pas explicable par l'action de simples hommes, mais ne peut se comprendre que par une action surnaturelle ou une action chthonienne, diabolique, c'est-à-dire une action dont la puissance infinie est seule capable de provoquer un acte d'une telle échelle⁵⁷.

Quand on sait que dans certains champs sémantiques, le Juif est assimilé au Diable⁵⁸, on ne s'étonnera pas de la troisième rumeur.

Popularisée par la chaîne de télévision arabe Al-Jazeera⁵⁹, une rumeur a couru un temps selon laquelle 4000 employés israéliens travaillant dans les Tours Jumelles auraient été prévenus de l'attentat et ne se seraient pas présentés ce jour-là à leur travail, sauvant ainsi leur vie. Là encore, la causalité communément admise est déplacée. Les attentats n'émaneraient plus du Moyen-Orient, des Taliban, mais du Proche-Orient et des Juifs. Cette rumeur a été reprise par certains leaders musulmans, accompagnée de propos antisémites virulents et inquiétants, qu'il ne convient pas d'examiner ici. Si la rumeur de Satan dans la tour avait une tournure essentiellement mystique ou religieuse, celle des 4000 Juifs penche plus vers l'instrumentalisation politique émanant de certains groupes ou pays hostiles à Israël. Une rumeur du même groupe avait déjà circulé après Pearl Harbour selon laquelle les Japonais

⁵⁴ Marc Augé, *Journal de guerre, op. cit.*, p.137.

⁵⁵ *Ibid.*, p.137.

⁵⁶ Jules Gritti, *Elle court, elle court, la rumeur*, Ottawa, Stanké, 1978, p.159.

⁵⁷ Cette rumeur s'inscrit aussi dans un contexte de peur du satanisme et des sectes satanistes irrégulièrement présent depuis les années80. Cf. Véronique Champion-Vincent, «Démonologies...», art. cité, p.120-121. Cf. aussi les *Cahiers de littérature orale* (INALCO), «Diable(s)», 48, 2000.

⁵⁸ Marie Bonaparte, *Mythes de guerre, op. cit.*, p.134.

⁵⁹ Mais il semble que l'origine de la rumeur soit à chercher du côté du journal jordanien *Al-Watan* et de la chaîne du Hezbollah libanais *Al Manar*. Sur cette dernière, on verra le documentaire d'Elizabeth Drévilion et Olivier Ferraro, *Al Manar TV. Au nom d'Allah* (2002). Cf. aussi Henri Pasternak, «Le juif comme figure de l'ennemi», *L'Arche*, 524-525, octobre-novembre 2001, qui revient sur le parcours de la rumeur et ses usages.

vivant sur le sol américain étaient au courant du raid qui se préparait. Dans les deux cas, des individus soupçonnés d'une double allégeance, soupçonnés d'avoir un pied sur le sol national et un pied ailleurs, sont accusés de fomenter ou de taire le complot, et de s'en sortir à bon compte⁶⁰.

LA RUMEUR CONTRE LES MÉDIAS

La variante du complot

La rumeur de complot naît, on l'a dit, de l'assimilation ratée ou incomplète d'un événement collectif considérable ou traumatique. Si elle est aussi une variante du déplacement de la causalité, elle va beaucoup plus loin en proposant une explication générale et complète de cet événement. «Explication d'autant plus convaincante qu'elle se veut totale et d'une exemplaire clarté tous les faits, quel que soit l'ordre dont ils relèvent, se trouvent ramenés, par une logique apparemment inflexible, à une même et unique causalité, à la fois élémentaire et toute-puissante», écrit Raoul Girardet⁶¹. Le complot est donc à la fois une négation ou un déplacement de la causalité et une réduction simplificatrice du monde. Il repose alternativement ou cumulativement, sur la corrélation factice de faits autonomes, l'élimination de vérités irréductibles à la théorie, l'établissement d'une structure mythique de l'histoire, la réduction du nombre d'interprétations possibles de l'événement et la surinterprétation de faits perçus comme autant de signes. Parlant des rumeurs de complot Paul Fussell peut ainsi écrire «Ce genre de rumeur illustre le principe qu'il est plus intéressant de retenir un mobile humain complexe qu'une cause simple. Le mobile est particulièrement intéressant si on peut lui attacher une face sombre de secret ou de complot.»⁶² «Si le thème du complot ou de la conspiration, semble systématiquement aller de pair avec une crise sociale, *a fortiori* fait-il partie intégrante du paysage social et politique d'une guerre», ajoute F. Massif Tar Kovacs. Eminemment, la guerre devient le lieu où s'affrontent complots et contre-complots.

La rumeur de complot majeure qui s'est développée récemment autour du 11 septembre a pris des formes originales. D'abord elle s'est incarnée sous la forme d'une théorie et dans un livre⁶³, ce qui est rare. Ensuite, elle fait plus que proposer une explication, elle a partiellement nié l'existence même de l'événement, le doute méthodique étant remplacé par le «dubitationnisme» (Taguieff) qui confine à une sorte de «télévisionnisme immédiat» par lequel les faits ne sont pas simplement réévalués ou contestés mais niés pratiquement dans l'instant même où ils se produisent et sont relatés. Enfin et surtout, contrairement aux rumeurs classiques accusant telle ou telle conjuration obscure, elle s'incarne, plus subtilement, en une

⁶⁰ Jan Harold Brunvand, *The truth never stands in the way of a good story*, Urbana & Chicago, University of Illinois Press, 2000, p. 53.

⁶¹ Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, op. cit., p. 4-55.

⁶² Paul Fussell, *A la guerre...*, op. cit., p. 7.

⁶³ On est sans doute davantage dans la polémique ou dans le coup éditorial que dans la rumeur proprement dite. Néanmoins, la théorie avancée dans le livre s'est développée d'abord sur Internet sous la forme d'une rumeur (Stéphane Foucart, Stéphane Mandrard, «Internet véhicule une rumeur extravagante sur le 11 septembre», *Le Monde*, 20 mars 2002). C'est difficile à vérifier, mais elle était sans doute l'écho du livre à venir. Le livre est celui de Thierry Meyssan, *11 septembre 2001. L'Effroyable imposture. Aucun avion ne s'est écrasé sur le Pentagone*, Paris, Carnot, 2002. Le livre a rapidement battu les records de vente, dépassant les 150 000 exemplaires. Il faudrait d'ailleurs s'interroger sur le point de savoir pourquoi c'est le livre le plus contestable sur ce sujet qui a le mieux marché en France, comme s'il y avait une demande pour les thèses les plus iconoclastes, s'inscrivant dans une suspicion généralisée vis-à-vis des médias ou des intellectuels. Sans oublier que, comme l'écrit Jean-Claude Pecker, le public est toujours séduit par les idées qualitatives qu'il ne peut ni vérifier ni falsifier au sens de Popper, v. «Entre l'âge d'or et l'apocalypse», *Le genre humain*, «Les manipulations», 6, hiver 1982-1983, p. 21. On verra la contre-enquête sur le livre de Guillaume Dasquié, Jean Guisnel, *L'Effroyable mensonge. Thèse et foutaises sur les attentats du 11 septembre*, Paris, La Découverte, 2002.

défiance vis-à-vis des médias, qui n'est pas sans lien avec ce qu'on a pu observer dans les travaux sur la propagande. Il n'est pas anodin que l'auteur du livre conspirationniste, Thierry Meyssan, se soit par ailleurs fait connaître comme un infatigable défenseur de la liberté d'expression. Car son ouvrage la pousse jusqu'à sa limite : la liberté d'expression devient la libre expression, une parole « citoyenne » capable de se déployer sans entraves, et tout ce qui gêne ou ralentit cette libre parole est alors perçu comme un obstacle scandaleux et anti-démocratique. On est dans le mythe de la communication transparente sur lequel Philippe Breton avait déjà attiré l'attention. « La finalité du message étant de circuler, tout ce qui concourt à ce mouvement est positif, tout ce qui concourt à la freiner transforme le mouvement de l'information en son contraire (...) le Mal », en effet, « dans cette vision, lorsque le mouvement de l'information se ralentit, c'est le Mal qui guette l'entropie, la censure, les frontières »⁶⁴. Dans ce système, les médias sont placés du côté de la censure et de l'obstacle, et cela joue à un double niveau : d'une part, on va préférer à l'information médiatisée une information perçue comme libre, celle des citoyens communiquant entre eux sur Internet, d'autre part, on va faire des journalistes les porte-plumes des versions officielles, dont le but inavoué est de cacher le complot parce qu'ils y participent.

S'appuyant sur cette double base le livre de Thierry Meyssan trouve essentiellement ses sources sur des sites Internet. Toutes les analyses émanant des hommes politiques ou des journalistes professionnels sont évacuées et considérées comme mensongères à leur profit quasi exclusif. Les propositions s'appuient donc très peu sur des sources écrites ou scientifiques, ou sur des publications d'experts ou d'universitaires, comme si la parole citoyenne d'Internet, non soumise à une quelconque censure, était davantage digne de foi. Car à terme, en effet, la communication idéale serait une communication d'individu à individu, celle dont Internet se rapproche, c'est-à-dire une communication sans intermédiaire, ce que sont les médias déjà étymologiquement, donc sans professeurs ni journalistes, chaque étape entre le fait et sa relation étant accusé d'altérer la réalité⁶⁵. Ce rapport à l'information permet aussi de se passer des vérifications et contrôles propres aux professions journalistiques et scientifiques, puisque c'est la parole libre qui est prise pour argent comptant et non la parole médiatisée qui a été expurgée de tout ce qui ne va pas dans le sens de la « vérité ». L'ouvrage se présente alors comme le contrepoint de la version officielle et médiatique et comme un défi aux journalistes accusés d'être aux ordres. Sous cet aspect il n'est pas isolé et s'inscrit dans une défiance systématique envers les médias, coupables de propager une idéologie unique, au choix pro-américaine, néo-libérale ou belliciste. La libre expression ferait alors sauter tous les cadres institutionnels qui empêchent son plein épanouissement, tout en dénonçant un « journalisme de connivence », les médias étant devenus une « classe médiatique » dont le travail s'apparenterait à une propagande ou à un matraquage orwellien dans lequel les citoyens passifs seraient enfermés à leur insu.

Pour comprendre ce que ces théories et rumeurs de complot ont de nouveau, il faut partir de leur point commun : s'articuler contre les médias. Leur postulat repose sur l'idée, développée ailleurs par Foucault⁶⁶, que nos sociétés pacifiées sont en réalité des sociétés en guerre, où l'Etat est en guerre contre la société. Conflit qui serait même la condition de son maintien. Il suffit alors de poser que les médias sont étatisés pour prolonger la riposte légitime contre l'Etat à travers eux, au nom de la défense des citoyens et de leur liberté d'expression, qu'ils menaceraient. Jean-Pierre Le Goff, rappelle que dans cette idée d'une guerre silencieuse, « Les Etats, les institutions et les hommes politiques sont devenus de simples servants et les promoteurs des forces financières : le "totalitarisme des marchés" régenté par une poignée d'individus et servi par le nouveau "Big Brother" médiatique, exerce sur le

⁶⁴ Philippe Breton, *Le culte de l'Internet. Une menace pour le lien social*, Paris, La Découverte, 2000, p. 37 et p. 38.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 34 et sq.

⁶⁶ Michel Foucault, « Il faut défendre la société », Cours au Collège de France (1975-1976), Paris, Gallimard/Seuil, 1997.

monde une emprise totale.⁶⁷ Dans ce schéma il devient alors aisé d'accabler les médias, en posant au préalable la complicité qui les lie aux politiques et aux grands groupes financiers, dont ils seraient aux mieux les porte-parole béats, au pire les zélateurs. Ainsi, toute information passée par le tamis des médias serait alors hautement suspecte, non pas seulement d'être fautive, mais surtout de véhiculer une idéologie et de masquer ses propres objectifs ou de dissimuler le complot.

Que les journalistes soient traversés par des idéologies, ou plutôt des manières de faire, parmi lesquelles Le Goff voit le culte du direct, l'urgence, «l'hyperémotion», le racolage⁶⁸, la surenchère commerciale, le conformisme, le compassionnel, c'est indiscutable. Mais, comme a pu le mettre en évidence Bourdieu, elles doivent beaucoup à la structure du champ journalistique⁶⁹, plus qu'à la volonté de promouvoir des visions du monde. Et encore, cette structure n'est pas homogène, et interdit toute émergence d'une «classe politico-médiatique» intégrée. «Les relations entre journalistes et classe politique sont par définition complexes, soumises à des variations selon les époques et ne s'inscrivent pas dans un schéma explicatif figé», écrit ainsi Rémy Rieffel⁷⁰. Comme a pu le poser Michael Schudson, les liens qui unissent les journalistes aux hommes politiques sont surtout déterminés par la volonté d'accéder à des sources importantes d'information⁷¹. Ce que confirme Philippe Juhem selon qui les prises de positions des journalistes doivent davantage à des stratégies professionnelles qu'à des choix idéologiques. «Le choix de l'orientation des commentaires portés sur les faits d'actualité par les journalistes s'effectue en fonction d'un ensemble de préférences et d'obligations qui sont à la fois politiques et économiques. Ces contraintes définissent le cadre cognitif qui va s'imposer dans le traitement des faits d'actualité.»⁷² Sauf à risquer de se couper de ses sources d'approvisionnements en informations, les journalistes restent «prisonniers des cadres d'interprétation que leur proposent les porte-parole institutionnels auxquels ils sont confrontés»⁷³, même s'ils ont toujours à leur disposition l'option, coûteuse, de s'en éloigner significativement. La «classe politico-médiatique» est donc essentiellement le fruit d'alliances objectives liées à des effets de champ et des stratégies diverses, plutôt que le résultat d'une complicité au plus haut niveau pour mentir à l'opinion.

D'autant que les médias sont tiraillés par des impératifs différents. Ils sont «des entreprises économiques et politiques qui cherchent à faire des profits ou de la propagande politique», écrit Patrick Champagne⁷⁴. Sans qu'on sache bien si le terme propagande est connoté de façon péjorative ou non, il faut insister ici sur le «du», qui rappelle bien que ces deux ambitions peuvent être contradictoires. L'approche en termes économiques, faisant des journalistes les défenseurs du libéralisme⁷⁵, est contestée par Michael Schudson. Selon lui, les médias ne cherchent pas à légitimer le capitalisme mais d'abord à légitimer leur propre utilité. S'ils n'allaient tous que dans le sens de la défense d'une certaine vision politique, comme c'était le cas des médias soviétiques, il y a longtemps qu'ils auraient perdu toute crédibilité⁷⁶. De la même façon, parlant pour les États-Unis, quand on s'intéresse aux caractéristiques

⁶⁷ Jean-Pierre Le Goff, *La démocratie post-totalitaire*, op. cit., p. 32.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 42 et 143.

⁶⁹ Pierre Bourdieu, *Sur la télévision*, Paris, Liber éditions, 1996.

⁷⁰ Rémy Rieffel, «Un journalisme de connivence», *Dossiers de l'audiovisuel*, «La construction de l'information télévisée», 76, novembre-décembre 1996, p. 4.

⁷¹ Michael Schudson, «The sociology of news production», *Media, Culture & Society*, vol. 11, nr 3, 1989, p. 69-270.

⁷² Philippe Juhem, «Luttes partisans et fluctuation des cadres cognitifs des journalistes», in Jacques Gerstlé (dir.), *Les effets d'information en politique*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 9.

⁷³ *Ibid.*, p. 11.

⁷⁴ Patrick Champagne, «Les pouvoirs de la télévision. Les raisons d'un débat récurrent», *Dossiers de l'audiovisuel*, 100, novembre-décembre 2001, p. 9.

⁷⁵ Revenue à la mode en France avec le livre de Serge Halimi notamment, *Les nouveaux chiens de garde*, Paris, Liber éditions, 1997.

⁷⁶ Michael Schudson, «The sociology of news production», art. cité, p. 70.

socio-culturelles des journalistes, s'il apparaît qu'ils sont massivement de gauche⁷⁷, ils demeurent pour la plupart faiblement politisés et pas forcément spécialisés dans le journalisme politique. Enfin, quant à la sélection-hiérarchisation des informations, Schudson pose qu'elle ne doit rien à la forme de l'Etat, reste opaque pour ceux qui la font, et obéit surtout à des présupposés anthropologiques lourds (division sexuelle des tâches, libre-arbitre, mise en récit des faits, etc.)⁷⁸. Le Goff ajoute que «Le fait que des firmes multinationales en soient propriétaires [des moyens de diffusion de l'information] n'implique pas forcément une mainmise idéologique et politique sur le contenu des messages et de l'information. En l'affaire, l'existence d'une pluralité des sources et de moyens de diffusion, l'encadrement de ces activités par la loi et l'affirmation de contre-pouvoirs au sein même de la société constituent autant de garde-fous.»⁷⁹ Et l'on retrouve la vision de Hannah Arendt selon laquelle la meilleure garantie contre l'univocité de l'information et d'une éventuelle propagande reste la société ouverte elle-même, suffisamment étendue et variée pour qu'elle soit incontrôlable dans sa totalité, quelle que soit la puissance du médium ou du groupe qui les contrôle. Il est donc hautement discutable de présupposer, comme le font les théories et rumeurs actuelles de complot, que les médias nous cachent sciemment des faits et participent d'une vaste conspiration dès qu'un événement survient, ou que la démocratie n'est que de façade, avec un pouvoir confisqué vers d'autres fins, mais qui maintient l'illusion de son efficacité par le mensonge. Au contraire, les médias montrent beaucoup, même si cela cause parfois des dégâts, comme nous l'allons voir avec la rumeur qui a porté sur des images de télévision.

Les Palestiniens comme sujet de l'histoire médiatique

Le jour même des attentats des images de Palestiniens en liesse dans les rues des Territoires autonomes ont été filmées par CNN et Reuters et diffusées par les médias occidentaux. Et tout aussi rapidement, une rumeur a circulé selon laquelle ces images dateraient en fait de 10 ans auparavant, du temps de la Guerre du Golfe, et de la reprise du Koweït par les Américains, accusant au passage CNN de tromperie. Par ailleurs, et en dehors de toute rumeur, ces images ont été jugées scandaleuses par certains journalistes français qui ont décidé de les livrer, mais accompagnées d'explications. Dans les deux cas l'idée est la même ces images sont obscènes. La rumeur les expulse en les rejetant dans le temps certains journalistes les désamorcent en les expliquant.

Analyser les causes de l'obscénité des images de Palestiniens en joie nous entraînerait trop loin sur ce sujet passionnel pour beaucoup. Deux hypothèses peuvent néanmoins être avancées. Premièrement, et prosaïquement, ces images étaient pénibles à regarder car c'était des images de joie détonantes, dans un moment où l'atmosphère était plutôt au choc et à l'affliction. Prises dans un lieu non contigu à celui des attentats, leur hétérogénéité spatiale aussi était choquante. Deuxièmement, ces images ne rentraient pas dans l'ordre des choses, ou plus précisément dans l'ordre médiatique des choses. En effet, jour après jour, les médias et notamment la télévision ne font pas que délivrer des informations, ils racontent une histoire. Ce que montrent les médias «C'est bien une construction qui a ses personnages, mais aussi ses décors, ses histoires, ses lois. Chacun tient un rôle». Le monde mis en scène par les médias est «Un monde à part, qui se substitue au réel, devenu cet importun qui en déränge l'ordonnement.»⁸⁰. Pour être délivrées, les informations doivent être mises en récit, «Narrativisées» «La mise en discours débouche inévitablement sur une narrativisation, une

⁷⁷ Le même phénomène a été mis en évidence pour la France dans un sondage réalisé auprès des journalistes par le magazine *Marianne*. Repris dans *Panoramiques*, «La désinformation tous coupables», 58, 2^e trimestre 2002, p.86-87.

⁷⁸ Michael Schudson, «The sociology of news production», art. cité, p.77 et sq.

⁷⁹ Jean-Pierre Le Goff, *La démocratie post-totalitaire*, op. cit., p.65.

⁸⁰ Florence Aubenat, Miguel Benasayag, *La fabrication de l'information. Les journalistes et l'idéologie de la communication*, Paris, La Découverte, 1999, p.6.

visagéification de l'actualité avec ses héros, ses quêtes et ses drames.⁸¹ Cette histoire, ce récit médiatique, n'est pas livré brutalement, mais accompagné en permanence par des «banques de données interprétatives»⁸² destinées à guider le spectateur, banques elles-mêmes déterminées par des représentations sociales, des imaginaires et des stéréotypes.

On peut penser que, dans cet ordre médiatique des choses, la rumeur autour des images des Palestiniens en liesse s'engouffre dans l'affrontement entre deux stéréotypes occidentaux concurrents, qui se sont succédé l'un à l'autre, mais pèsent l'un sur l'autre. Ainsi, «C'est dès le début du XIX^e siècle au moins, avec le lancement du processus colonial, que les Européens tendent à percevoir l'Arabe et le musulman —généralement confondus— comme un être fondamentalement turbulent et violent»⁸³. Les Palestiniens n'échappent pas à cette vision, aggravée, dans leur cas, par le recours à la violence et au terrorisme de certaines de leurs organisations dans les années 70. Mais, si l'on croit Poliakov, à partir de cette date, la perception du peuple palestinien a changé, en faisant un peuple souffrant oppressé et colonisé qu'il convenait de soutenir⁸⁴. La cause palestinienne fut massivement embrassée par l'extrême gauche française, et relayée plus ou moins par les médias, au point de supplanter le stéréotype existant⁸⁵. Or c'est justement ce stéréotype qu'ont réactivé ces images de liesse un stéréotype largement oublié et refoulé. Et c'est précisément parce qu'il a été réactivé qu'on ne peut pas supposer qu'il était toujours fermement en place, comme le fait Christiane Villain-Gandossi quand elle déclare «Nous avons assisté à une théâtralisation des rapports de domination sous couvert de la civilisation contre la barbarie, du progrès contre la régression. Je pense en particulier aux images de liesse palestinienne immédiatement après les attentats du 11 septembre (...) L'hypermédiatisation alimente notre peur immémoriale de "la nation perfide des sarrasins"»⁸⁶. Ailleurs elle pose que les stéréotypes n'évoluent quasiment pas dans le temps et que «Notre relation au Maghreb fonctionne sur le même schéma que durant l'époque coloniale, puisque dans les modes d'expression privilégiés de l'imagerie populaire, la figure de l'Arabe, tant au physique qu'au mental, mobilise les principaux fantasmes et stéréotypes de l'altérité radicale.»⁸⁷ Vraisemblablement juste dans sa globalité, cette proposition a le défaut de poser le groupe arabe comme homogène, et il n'est pas certain que les Palestiniens entrent bien dans ce schéma. Car c'est précisément l'hypermédiatisation du conflit israélo-palestinien qui a permis la reconnaissance de leur combat et leur émergence comme sujets du récit médiatique, avant de les rendre sujets de l'histoire. Et c'est alors précisément la superposition des images de liesse renvoyant à l'ancien stéréotype disparu dans leur cas, et la présence de l'actuel, qui a été jugée inacceptable. D'autant que dans le jeu médiatique, toutes les parties en conflit maîtrisent désormais assez bien leur rapport à l'image et les images qu'elles souhaitent voir filmer. Non seulement, l'autorité palestinienne a

⁸¹ Jean-Claude Soulages, «Journal télévisé et espace public», *Dossiers de l'audiovisuel*, 76, novembre-décembre 1996, p.16.

⁸² Daniel Dayan, «Madame se meurt. Des publics se construisent. Le jeu des médias et du public aux funérailles de lady Diana», *Quaderni*, 38, Printemps 1999, p.11.

⁸³ Catherine Nicault, «Diplomatie et violence politique» autour des troubles palestiniens de 1929», *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, tome17, 1, janvier-mars 2000, p.59.

⁸⁴ Léon Poliakov, *De Moscou à Beyrouth. Essai sur la désinformation*, Paris, Calmann-Lévy, 1983. Ironiquement, Poliakov rapporte que les médias occidentaux ont passé sous silence d'autres images de joie celle des Libanais heureux de l'avancée des troupes israéliennes pénétrant au Liban en 1982, qui ne collaient pas avec le grand récit médiatique de cette guerre, p.164-165. Poliakov parle alors d'«anti-scoop».

⁸⁵ Sur cette question, on renvoie à Pascal Bruckner, *Le sanglot de l'homme blanc. Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi*, Paris, Seuil, 2002 [1983] et Pierre-André Taguieff, *La nouvelle judéophobie*, Paris, Mille et une nuits, 2002.

⁸⁶ Interviewée par Antoine Perraud, «L'enfer, c'est les autres», *Télérama*, 2703, 31 octobre 2001, p.22.

⁸⁷ Gilles Boëtsch, Christiane Villain-Gandossi, «Introduction. Les stéréotypes dans les relations Nord-Sud images du physique de l'autre et qualifications mentales», *Hermès*, «Stéréotypes dans les relations Nord-Sud», 30, 2001, p.9.

verrouillé ensuite les autres images de joie prises sur son territoire⁸⁸, mais encore les premières images ont filtré, ou en tout cas ont existé, pour «ne surtout pas faire figure d’«opprimé» dans l’échange universel d’images»⁸⁹.

La réjouissance devant des actes de mort a provisoirement renvoyé les Palestiniens vers le stéréotype archaïque que le récit médiatique avait tâché d’enfouir, et son retour brutal n’était pas possible à cet instant. Paradoxalement, trop en montrer, c’est risquer de faire perdre le sens généralement admis. «Plus la transparence est cultivée, plus elle provoque une opacité des faits et des événements», écrit H.-P. Jeudy⁹⁰. D’où l’argument de la rumeur que ces images étaient truquées, renvoyant à CNN les critiques qui avaient pu lui être adressées pendant la guerre du Golfe, et préférant revenir au stéréotype bien connu du Palestinien souffrant.

Conclusion

Au-delà de l’analyse de contenu, et de l’identité entre rumeurs de crise et de guerre, ce qui frappe dans les rumeurs de temps de crise, c’est leur permanence dans le temps. C’est un point souvent constaté par les études rumorales. Certains paramètres de la rumeur changent mais le signifié demeure identique. Certes elle émane de l’événement, mais des événements différents, des crises différentes, et des guerres différentes, produisent les mêmes rumeurs. C’est que la rumeur n’est pas conjoncturelle, sa structure demeure identique quand elle est produite par les mêmes causes. Les seuls changements qui affectent cette structure sont superficiels. Ils tiennent en l’intégration, dans le récit, de certains éléments du présent. La rumeur parle de la crise qui lui a donné naissance. Elle intègre ce nouvel événement, mais, d’une guerre à l’autre, rien de nouveau n’est dit sur lui. Ce qui évolue en fait, ce sont les clivages politiques et idéologiques, et ce sont eux qui infléchissent les contenus des récits. C’est entre eux et par eux que les rumeurs se partagent. Cette sociologie politique des rumeurs reste néanmoins à faire.

⁸⁸ Dan Galili, «Pourquoi le monde n’a pas vu les manifestations de joie des Palestiniens», *L’Arche*, 524-525, octobre-novembre 2001, p.10 et sq.

⁸⁹ Vincent Amiel, «Sur les images de la guerre – corps et symboles», *Esprit*, 12, décembre 2001, p.17.

⁹⁰ Henri-Pierre Jeudy, «Morts dérobés et mises à mort», in Françoise Reumaux (dir.), *Les oies du capitole ou les raisons de la rumeur*, Paris, CNRS Editions, 1999, p.62.